L'ÉVANGILE ÉTERNEL

Et l'accomplissement des prophéties sur la venue du Sauveur

Voici, je viens bientôt; tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne t'enlève ta couronne. (Rév. de Jésus-Christ, III, 11.)

VOL. II. SAINT-BLAISE, près Neuchâtel (Suisse), Vendredi, 11 décembre 1868. N° 50.

M.-E. CZECHOWSKI, ÉDITEUR.

EXPOSITION

DE

L'ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU.

CHAPITRE III.

(Suite.)

Versst 7. „Lu donc, voyant plusieurs des pharisiens et des sadducéens venir à son baptême, leur dit: Race de vipères! qui vous a appris à fuir la colère à venir?"

Les Juifs furent divisés en cinq grandes sectes, qui sont représentées dans la parabole de notre Seigneur Jésus-Christ par les *cinq frères* qui n'ont pas voulu se soumettre à Son saint Evangile (Luc XVI, 28; Matt. XXIII, 8).

1° Les Pharisiens.
2° Les Saducéens.
3° Les Esséniens.
4° Les Thérapeutes et
5° Les Samaritains.

I. *Les Pharisiens.* (Pharisæi de l'hébreu *pharasch*, séparé), secte juive qui affectait un zèle excessif pour les pratiques extérieures du culte, un attachement servile à la lettre de la loi. Ils étaient animés d'un esprit ardant de prosélytisme, et croyaient à la résurrection des morts. Jouissant d'une très grande autorité dans Jérusalm, ils en abusaient pour persécuter les aures sectes. Dans leur orgueil ils traitaient le pauvre peuple d'exécrable (Jean VII, 49). Ils étaient corrompus, hypocrites et continuellement à la recherche des dignités et le l'adoration du peuple. Malgré ces caractées généraux, on trouve cependant parmi eux quelques personnages dignes qui sont mentionnés dans Actes V, 34; Marc XV, 43; Luc, II, 25; XXIII, 51; Jean XIX, 38. Cette secte fut fondée par Hillel, environ l'an 180 av. J.-C.

II. *Les Saducéens*, ainsi nommés de Sadoc, son fondateur, se formèrent vers l'an 248 av. J.-C. Ils s'en tenaient au texte de la loi, sans admettre les explications; repoussaient les traditions, la croyance aux bons et aux mauvais anges, et niaient la résurrection des morts (Matt. XXII, 23; Actes XXIII, 8; etc.); ils n'en croyaient pas moins au libre arbitre et à la Providence, mais ils ne servaient Dieu qu'en vue de récompenses terrestres. Au II^me^ siècle av. J.-C. ils formèrent un parti politique, opposé à celui des Pharisiens; les règnes d'Hyrcan I, et d'Aristobule I furent l'apogée de leur puissance.

Les Esséniens, ... „se distinguaient par des vertus austères, proscrivaient le mariage, la servitude et la guerre; proclamaient l'égalité des hommes, recommandaient l'amour de Dieu et du prochain et enseignaient l'immortalité de l'âme; ils formaient une sorte de communauté ou d'institut moral et religieux, et vivaient autour de Jérusalem et sur les bords de la mer Morte, dans des espèces de monastères, mettant leurs biens en commun, et se livrant à l'agriculture. Ils étaient opposés aux Saducéens, qui niaient .... (la résurrection des morts). ..... — On ne commence à faire mention des Esséniens que vers le temps des Machabées, environ 150 ans av. J.-C."

(Bouillet, *Dict. univ.*)

IV. *Les Thérapeutes*, qui se sont séparés des Esséniens pour former une secte à part, étaient très pieux et d'une frugalité excessive. On les trouva principalement établis à Alexandrie.

V. *Les Samaritains*, s'étaient construits un sanctuaire à part sur le mont Garizim. Ils n'admettaient que le Pentateuque; leurs livres de culte étaient rédigés dans l'ancienne langue hébraique pure et écrits en caractères particuliers, que l'on appellaient *caractères samaritains* et qui étaient de la plus haute antiquité. On trouve encore aujourd'hui quelques Samaritains à Naplouse et à Jaffa. Ils se distinguent par des turbans blancs et la charité, et ne contractent d'alliance qu'entre eux.

Ce ne sont pas des Juifs proprement dits, mais des païens venus des pays d'Assyrie auxquels le roi de Babel donna des sacrificateurs et un culte (II Rois XVII, 24, 27).

Les Juifs et les Samaritains ne s'aimaient guère; ils étaient continuellement en lutte (Néh. XIII, 28; II, 10; IV, VI et suiv.; Esdras IV, 1 et suivants; etc.).

„*Race de vipères.*" C'est l'esprit de Dieu qui avertit Jean des intentions réelles de ces visiteurs, car sans cela il n'aurait pas pu les tancer si vertement. Eux, qui viennent par curiosité et peut-être pour déconcerter, éprouver le modeste et hardi prédicateur, devaient être tout effrayés et consternés de voir qu'un homme sans étude, lit jusqu'au fond de leurs cœurs, connaît leur malignité et leur hyprocrisie, et qu'il a le courage de leur dire la vérité.

Verset 8. „Faites donc des fruits convenables à la repentance."

Mais Jean ne s'arrête pas en si bon chemin, car qu'est-ce que dire seulement la vérité à quelqu'un; il les invite à revenir de leurs erreurs, à donner gloire à Dieu en faisant des fruits convenables à la repentance.

Verset 9. „Et n'allez pas dire en vous-mêmes: Nous avons Abraham pour père. Car je vous dis, que même de ces pierres Dieu peut faire naître des enfants à Abraham."

Les Juifs s'imaginaient qu'il suffisait de descendre d'Abraham pour être juste (Jean VIII, 33—37, 53). Jean les convainc du con-

traire. En effet, s'il ne s'agissait que d'enfants selon la chair, Dieu serait assez puissant pour en susciter des pierres. Mais le Seigneur veut des descendants d'Abraham selon l'esprit. Appartenir à telle ou telle confession n'a point de valeur aux yeux de Dieu; non. Il veut des cœurs selon Son cœur. Il veut une nouvelle créature. De même aussi le titre nobiliaire n'est d'aucune valeur, si la vie, les actes, les paroles ne sont d'accord avec ce titre. Les Pharisiens, les Saducèens, les Scribes avaient donc beau se réclamer de leur descendance, de leur instruction, de leur érudition, de leur connaissance de la loi, il leur manquait quelque chose d'essentiel, d'indispensable pour entrer dans le royaume des cieux: la seule chose nécessaire.

Verset 10. „Et la cognée est déjà mise à la racine des arbres; tout arbre donc qui ne produit point de bon fruit, va être coupé et jeté au feu."

Il est bien naturel que, lorsqu'on met la cognée à la racine d'un arbre, cet arbre ne manquera pas de tomber bientôt, à moins que les ouvriers ne changent d'intention et ne cessent leur travail. Jean adressa par conséquent, au moyen d'une comparaison frappante d'actualité, une invitation pressante à ses auditeurs, de ne pas tarder à se convertir, vu que sans cela le Seigneur qui a déjà commencé son travail pourrait les retrancher s'Il ne voit pas de meilleurs fruits de repentance.

En d'autres termes: Dieu n'a que faire d'un culte extérieur; mais venez, humiliez-vous, confessez publiquement vos péchés et le Nom glorieux du Dieu Tout-Puissant, et faites-vous laver dans les eaux du Jourdain sans cela vous serez rejetés et brûlés à l'exemple de l'arbre qui ne porte point de bons fruits.

Il n'y a pas d'équivoque dans ces paroles: Le pécheur doit se convertir, ou bien il est perdu pour toujours. Il faut convenir que Jean était loin de flatter les oreilles de ceux qui venaient le voir, au moins n'aurait-il pas de reproche à se faire en exécutant ainsi scrupuleusement les instructions du Monarque des monarques; il n'y avait qu'une alternative, ou bien se convertir et être sauvé, ou bien persévérer dans la mauvaise voie et périr. Quelle leçon pour nous tous, quelle leçon pour les docteurs de la loi qui flattent les oreilles des mourants en leur disant: Vous vivrez! Malheureux! ne savez-vous pas que la vérité recèle une puissance et le véritable remède, et que la vérité seule conduit à la vie?

„Vous, pasteurs, hurlez et criez, et vous, les plus considérables du troupeau, roulez-vous dans la poussière; car les jours où vous devez être égorgés et dispersés sont accomplis, et vous tomberez comme un vase de prix." (Jér. XXV, 34.)

„Fille de mon peuple, ceins-toi d'un sac, et roule-toi dans la cendre; pleure comme on pleure sur un fils unique, et fais une lamentation très-amère; car le destructeur viendra subitement sur nous." (Jér. VI, 26.)

(A suivre.)

Vie de Martin Luther.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

CHAPITRE II.

Angoisse de Luther. L'amitié de Staupitz le soulage. Son ordination.

Si Luther avait senti alors son incapacité pour toute espèce de bien, s'il avait compris que le salut est un don que Dieu fait gratuitement à l'homme, et qui provient uniquement des mérites de Jésus librement imputés au croyant, indépendamment de ses propres efforts, il ne se serait pas dérobé à la société et au commerce de ses amis. Mais il n'avait pas encore appris cela, et, par un effet de la providence de Dieu, il découvrit la plaie de son cœur et le moyen par lequel seul les transgressions peuvent être effacées, dans le lieu où tous se seraient le moins attendus à ce qu'il acquit une pareille connaissance, dans le couvent même où il s'était enfui pour chercher cette paix du cœur après laquelle il soupirait ardemment. Mais ce ne fut qu'au travers d'un rude apprentissage, et après beaucoup de peines et d'angoisses qu'il obtint cette consolation.

Luther ne trouva pas le monastère où il entra, tel qu'il se l'était figuré. Il échangea son nom contre celui d'Augustin, sans s'apercevoir que sa conduite fût devenue meilleure pour cela. Il était traité durement par les moines, ses confrères; il dut se soumettre aux travaux les plus rudes, et s'abaisser jusqu'aux plus viles fonctions. Et, tandis qu'il se serait volontiers appliqué aux études pour lesquelles il s'était imaginé que le couvent serait tout particulièrement approprié, on le contraignait à faire les fonctions de portier, de sacristain, de domestique du couvent, et même à mendier du pain de maison en maison par toute la ville. C'était en vain qu'il s'efforçail de dérober de temps en temps un moment à ses pénibles travaux pour reporter son attention sur son occupation favorite: on ne l'avait pas plus tôt découvert qu'on l'arrachait à ses livres, et qu'on lui faisait reprendre le labeur imposé par les moines. Au lieu de murmurer de ce traitement, ou d'essayer d'y faire résistance, il l'envisageait comme lui étant infligé par Dieu qui voulait l'exercer par de petites difficultés afin qu'il pût endurer plus tard de plus grandes épreuves. Il considérait vraiment sa soumission à ces peines comme une partie du prix auquel il devait acheter la faveur divine, et il espérait faussement qu'il entrerait en ligne de compte pour lui faire obtenir de Dieu son salut éternel.

Cet état de choses ne fut pas de longue durée. Grâce à l'intercession des chefs de l'université, dont il était encore membre, le supérieur du monastère le délivra de la servitude à laquelle ses confrères l'avaient soumis. L'occasion lui en étant ainsi offerte, il s'appliqua de nouveau diligemment à l'étude. Il lut assdûment la théologie des scolastiques et les écrits des Pères, particulièrement ceux de saint Augustin, dont l'opinion sur la doctrine du libre arbitre, la corruption du cœur humain et la grâce de Dieu, l'intéressait vivement. Enfin, il sentit en lui-même la réalité de cette corruption et la nécessité d'un secours d'en haut pour en être délivré. Il ne trouva pas encore, cependant, cette paix du cœur après laquelle il soupirait si ardemment, et il continua à se livrer à toutes les rigueurs de l'ascétisme le plus sévère et à l'accomplissement minutieux de ses devirs de moine. Il alla même si loin, que ce genre de vie commença à attaquer et à altéer gravement sa santé.

Enfermé dans a cellule comme dans une prison, il persévéait à lutter inutilement contre la corruption de son cœur, et ne pouvait parvenir à posséder l'assurance de son salut; les mêmes caintes qui l'avaient tourmenté hors du covent agitaient encore son âme, maintenant qu'elle était protégée par les murailles d'uncloître. Quoiqu'il eût découvert dans le monastère, une Bible, à laquelle il avait costamment recours, et qu'il méditât sans cese, ses combats et ses ten-

tations continuaient comme auparavant. Sa conscience éclairée par la parole divine, lui enseignait ce que c'est que d'être saint; mais il était effrayé en n'apercevant ni dans son cœur ni dans sa vie l'empreinte de cette pureté qu'il connaissait être absolument indispensable. En vain les moines l'exhortaient à satisfaire à la justice divine par ses œuvres; il sentait qu'un, qui méritât le nom de pur, ne pouvait couler d'une corruption pareille à la sienne. Il découvrait de jour en jour davantage que la souillure ne peut ni subsister devant Dieu saint ni le satisfaire. Il fuyait donc la société des autres habitants du cloître et s'abstenait de leur communiquer ses pensées, parce qu'il ne retirait aucun profit de leur conversation, qui était, pour le moins, triviale, souvent grossière et dégoûtante. N'éprouvant rien de ce qu'il ressentait, ils ne pouvaient que le regarder avec étonnement, et ils attribuaient sa conduite au fanatisme, ou à une espèce de faiblesse d'esprit voisine de la folie. L'espérance dont il s'était bercé, de trouver dans le monastère, la sainteté après laquelle il soupirait, fut anéantie; il s'aperçut que le monde et les choses du monde, ses passions et ses convoitises, avaient autant de prise sur les habitants d'une maison soi-disant religieuse que sur ceux qui, étant libres de la contrainte imposée par les vœux monastiques. Son existence connut donc d'être un incessant combat; ses forces corporelles faiblirent, sa vigueur l'abandonna, et on le trouva souvent comme privé de vie. Fréquemment il s'enfermait dans sa cellule des jours entiers, ne permettant à personne d'y entrer. Une fois, son absence prolongée causant quelque inquiétude à la communauté, son ami, Lucas Edemberger, ayant, avec lui quelques jeunes enfants de chœur et étant allé frapper à sa porte, sans obtenir de réponse, l'avait ouvert de force, avait trouvé Luther étendu sans mouvement sur le plancher, comme s'il eût été mort. Ils tentèrent vainement de l'arracher à cet triste état, et de lui faire donner quelque signe de vie, jusqu'à ce que les enfants de chœur eussent entonné un de leurs hymnes pascals, comme un de leurs derniers expédients, car on savait que Luther aimait passionnément la musique. Au bout d'un moment ils obtinrent le résultat qu'ils désiraient.

Finalement, il eut occasion de découvrir l'état de son âme à Jean Staupitius, ou Staupitz, alors vicaire général des Augustins d'Allemagne, qui avait lui-même éprouvé des combats intérieurs semblables à ceux de Luther, et qui avait abandonné l'étude de la philosophie pour les recherches plus utiles de la théologie, après avoir été amené à comprendre que toute la science et toute la sagesse de l'homme ne profitent de rien dès qu'il s'agit des intérêts de l'âme. Il avait été ainsi enseigné de Dieu dans les grandes vérités du salut. Frédéric, surnommé le Sage, électeur de Saxe, professait pour lui beaucoup d'estime. Il l'avait consulté particulièrement quant à la fondation de l'université de Wittemberg, et l'avait chargé de lui procurer des hommes capables de remplir la charge de professeurs dans cette institution. Staupitz comprit quelles étaient les souffrances de Luther dès que celui-ci eût commencé à lui en parler. Une confiance réciproque s'établit aussitôt entre eux, et il en résulta que le jeune moine crut enfin à la grâce de Dieu manifestée envers tous ceux qui ont la foi en son Fils unique, Jésus-Christ, et qu'il éprouva cette conversion salutaire de la mort à la vie, que Dieu seul peut produire dans le cœur de l'homme. Sous la direction de cet ami et frère que Dieu lui avait envoyé au moment du besoin, il fut conduit peu à peu à embrasser et à retenir fermement toutes les vérités vitales et essentielles du christianisme. Il fut aussi amené à reconnaître et à sentir que les luttes qu'il avait soutenues, les angoisses qu'il avait souffertes et les tentations dont il avait été assailli lui avaient été envoyées de Dieu, afin qu'il sût que c'est par beaucoup d'afflictions qu'une âme entre dans le royaume de Dieu, et afin qu'il fit l'expérience „ qu'aucune chair ne peut se glorifier devant Lui. "

Mais Staupitz ne s'arrêta pas là. Il avait découvert que les traditions des hommes avaient anéanti la Parole de Dieu, et, par conséquent, il avertit son jeune disciple de se garder des systèmes et des imaginations dangereuses des scolastiques, et lui recommanda de ne puiser sa consolation et son instruction que dans la Parole écrite du Dieu vivant. „ Que les Ecritures soient votre étude constante et votre occupation favorite, " lui dit-il, en lui faisant le don précieux d'une Bible, qu'il avait désirée si longtemps et si ardemment de posséder. Luther se rappela l'exhortation de son père spirituel, car, dès cette heure, il sonda soigneusement les Ecritures, surtout la portion contenue dans les épîtres de saint Paul. Tout ce qu'il lisait s'imprimait profondément dans son esprit. Une douloureuse expérience l'avait préparé à comprendre la Parole du Dieu. Aussi, quand Staupitz quitta le couvent d'Erfurt, la lumière avait lui dans l'âme de Luther, et il se réjouissait jusqu'à un certain point dans cette lumière. Cependant l'œuvre, quoique commencée, n'était pas entièrement achevée, car des combats interrompaient la paix à laquelle il parvenait par degrés, et le travail de son âme brisa les forces de son corps, Il fut de nouveau saisi d'une maladie grave, durant laquelle tous ses doutes et toutes ses craintes recommencèrent. Il était tombé presque dans le désespoir, lorsqu'un vieux moine qui recevait sa confession lui parla avec bonté, et, quoiqu'il ne pût comprendre la nature des souffrances de Luther, comme Staupitz l'avait fait, il savait cependant son *Credo*, et il y trouva de quoi soulager son cœur. Il lui rappela ce passage: *Je crois à la rémission des péchés*, et lui montra que cette rémission ne peut être saisie que par la foi. Il lui cita aussi un passage du sermon de saint Bernard sur l'Annonciation, où la même doctrine se trouve enseignée. Dès lors, il trouva cette paix du cœur qu'il avait fini par désespérer de posséder. Le salut, il le savait maintenant, ne dépend pas de la volonté ou de l'instrumentalité de l'homme mais il est un don de Dieu, par lequel les pécheurs sont tenus pour justes devant Lui, uniquement à cause des mérites de Jésus-Christ, et nullement à cause de leurs œuvres ou de leurs vertus.

Il comprit que la loi avait été „ son pédagogue pour l'amener à Christ, " il jouit dès lors de la „ liberté parfaite " des enfants de Dieu, sa santé se rétablit, et il se sentit „ une nouvelle créature. "

En 1507, Luther reçut l'ordre de prêtrise, après avoir passé deux ans dans un couvent où il s'était réfugié pour se mettre à l'abri des assauts répétés de sa conscience alarmée. Il désira, cependant, être complétement réconcilié avec son père avant que la cérémonie eut lieu; son désir ayant été satisfait, il pria son père, non-seulement d'assister à son ordination, mais d'en fixer lui-même le jour. Il y consentit, et le dimanche 2 mai 1507, Luther reçut les ordres des mains de Jérôme, alors évêque de Brandebourg. Cette cérémonie parut lui faire une vive impression. Ce

ne fut qu'un peu plus tard qu'il comprit combien était blasphématoire le pouvoir qu'on avait prétendu lui remettre, d'offrir des sacrifices pour les vivants et pour les morts, œuvre que nul ne peut accomplir, si ce n'est Jésus, le Fils de Dieu. Il dit alors „ que c'était par un effet de la grâce et de la longanimité de Dieu envers lui, que la terre ne s'était pas entr'ouverte pour les engloutir tous deux." Immédiatement après son ordination, il commença à prêcher la parole, et suivant le conseil de son ami Staupitz, il s'en allait, pour cela, le plus souvent à pied, daus quelques-unes des paroisses voisines. On ne nous a rien conservé de remarquable concernant les débuts de son ministère, si ce n'est que ses fréquentes excursions eurent pour effet de rétablir sa santé, puisque, dès lors, il paraît avoir retrouvé cette force corporelle qu'on doit s'attendre à voir suivre la possession de la paix de l'âme, quand on jouit du plein exercice de ses facultés physiques.

(A suivre.)

Mexique.

„Il y aura des.... tremblements de terre en divers lieux." (Matthieu XXIV, 7.)

Une secousse de tremblement de terre a été ressentie à Mexico et à Puebla le 6 novembre. Trois jours auparavant, deux fortes secousses avaient ébranlé toutes les maisons à Iturbide, ville située à 14 lieues de San-Luis Potosi.

Etats-Unis.

„Il n'y a point en eux de langage, ni de paroles; et toutefois leur voix est entendue." (Psaume XIX, 4.)

Un journal de Torento, dans le Canada, parle d'une invention de M. Mower, qui consiste dans un système de transmission électrique où le fil est supprimé comme inutile.

M. Mower a placé les deux parties de son appareil sur les deux rives opposées du lac Ontario, et transmis d'un rivage à l'autre, à travers les eaux du lac, un avis télégraphique sans le secours d'aucun conducteur. La transmission s'est accomplie en 3/8 de seconde, soit instantanément, à la distance de 170 kilomètres. La correspondance a duré pendant deux heures consécutives sans rencontrer la moindre difficulté.

L'inventeur a refusé jusqu'ici de faire connaître son secret. On suppose que le principe de sa découverte est basé sur ce fait que les courants électriques peuvent être établis horizontalement en évitant toute déviation quelconque. M. Mower allait partir pour l'Europe, où il se propose d'établir, d'après son système, une ligne transatlantique qui aurait pour points de départ Oporto, en Portugal, et Montauck-Point, dans le Long-Island, aux Etats-Unis. L'inventeur évalue à 50,000 francs les frais d'établissement de son appareil. Le système actuel de câble sous-marin exigerait, pour le même trajet, la dépense de 30 millions.

Préparatifs pour la guerre d'Armageddon.

La *Feuille militaire hebdomadaire* rend compte d'expériences qui viennent d'être faites dans l'île d'Hored, près de Christiania, avec une mitrailleuse, ou pompe à balles, construite par l'artificier Strenstrup, de Horten. L'appareil est monté sur un affût assez semblable à une brouette à deux roues, et peut être transporté, au besoin, ainsi que servi par un seul homme, abrité derrière une cuirasse mobile, qu'une balle de fusil ordinaire ne perce point à 30 pas de distance. La mitrailleuse porte à 300 pas et lance 180 balles par minute, avec beaucoup de précision. Les effets de cet engin peuvent être comparés à ceux d'un feu d'infanterie bien dirgé.

— M. J. Pfiffer, mécanicien à Lucerne, vient d'inventer un nouveau fusil se chargeant par la culasse, lequel, à en croire la *Gazette militaire suisse*, réunit à un haut degré toutes les qualités désirables. — C'est effrayant de voir le perfectionnement se produire si rapidement dans cette sphère, quand d'autre part on voit marcher d'un pas si lent les découvertes utiles à l'humanité.

Italie.

L'éruption de l'Etna a commencé et continue.

***

PENSÉES.

Prions pour ceux qui ne peuvent pas prier, afin que Dieu les attende avec patience; prions pour ceux qui prient, afin qu'il y ait un soulagement de charité dans ces prières communes des saint les uns pour les autres (1 Tim. II, 1).

***

En vieillissant, le croyant lui-même se blase sur bien des choses; mais il en est une, toujours nouvelle pour lui: c'est l'amour de Dieu (Lam. III, 23).

***

Le monde nous console en essuyant nos larmes, mais le Saint-Esprit peut nous consoler en les laissant couler; nous donne la paix, même dans la soufance (Rom. VIII, 6).

***

Celui qui estime les choses non selon ce qu'on en dit ou ce qu'on epense dans le monde, mais selon ce qu'elles valent, est véritablement sage, et plus seigné de Dieu que des hommes.

***

Aimons en Jésus non-seulment nos amis, mais même nos ennemis; ommandons-les à sa miséricorde, afin qu'ils remplisse de sa reconnaissance et de son amour (1 Jean V, 1).

AVIS

On peut se procurer chez nous, au prix de 3 fr. l'exemplaire, la grande carte symbolique illustrée:

Grosse symbolisch-poetische Karte.

Grande Carte symbolique illustrée, en français, contenant la vision de Daniel le prophète et de saint Jean, prix de l'exemplaire sur papier . . . . . 3 fr.

Das Wesen des Sabbt, 80 p. broché 50 c.

Le Sabbat de la Bible . . . . . 30 c.

Das Reich Christi die Weltreiche.

C'est une traduction de notre exposition sur les prophéties de Daniel qui a paru en son temps dans l'*Evangile Eternel*. p. 114 broché . . . . . 1 fr. 25.

On peut se procurer les ouvrages ci-dessus chez

M. Jules E. Dietsche négociant à Tramelan;
M. Bonfantini, imprimeur à Bâle;
M. Jean Stolz, horloger à Zurich.

Conditions d'abonnement.

Le prix de l'abonnement pour la Suisse (franco) est de 5 fr. par an. Pour l'étranger, le port en sus. — Les lettres et envois doivent être adressés au rédacteur, à Saint-Blaise, canton de Nhâtel (Suisse).